

## Quant à la pomme de texte...

Hélène Cixous

Volume 12, Number 3, décembre 1979

FÉMINAire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500506ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500506ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cixous, H. (1979). Quant à la pomme de texte.... *Études littéraires*, 12(3), 411-423. <https://doi.org/10.7202/500506ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

# QUANT À LA POMME DE TEXTE...

---

*hélène cixous*

---

Ce matin, Antonia, comme je vous aime! Ce matin, en moi vous vivez, comme en vous hier j'étais vivante quand je me croyais passée, mais déjà vous viviez, quand je me croyais mortelle, déjà j'étais présente quand vous pensiez si fortement, si loin au-delà des présents passés quand je me croyais muette, j'étais mortelle, déjà vous saviez si fort, j'étais entendue de vous très loin au-delà des terres sourdes, j'étouffais, déjà en vous je respirais, quand je ne vous avais pas encore entendue hier, mais déjà vous parliez, si large, si profond, si loin en avant des mots passés, quand je me croyais au rebut, plus qu'oubliée, retirée de toute circulation, j'étais désespérée, moi qui n'avais été que l'expression de l'espoir dans une langue venue à extinction, plus personne ne me parlait, non-dite moi-même je m'abandonnais, je ne me croyais plus, ma voix agonisait dans ma gorge, le silence la submergeait, je n'entendais plus que lui, — je croyais ma question éteinte, déjà j'étais comprise dans votre réponse, déjà vous me répondiez, très loin au-delà des silences, prostrée, je ne pouvais plus bouger je me croyais inhumée, j'étais *non*, mais vous aviez déjà dit oui, vous disiez oui, déjà j'étais affirmée dans votre réponse, vous disiez oui, si doucement, si ferme, si vaste au-dessus des ruines, longtemps après l'épuisement de mes patiences et de mes impatiences, vous disiez oui, ma vie ne savait plus vivre, je n'avais plus de vouloir, cependant ma vie survivait, sans que je le sache, dans votre vouloir, sans que vous sachiez, hier, quand vous aviez dit oui, à qui vous promettiez la vie, mais vous promettiez oui, c'était promis, et oui, vous aviez planté oui, pour commencer à donner ce que vous saviez, une langue a poussé, je me croyais enfouie, sans son, mais j'étais prononcée dans votre réponse, j'étais à plat dos sous la terre de papier, déjà je marchais dans votre champ, je croissais dans votre voix, j'étais portée dans votre oui au-dessus des hésitations, quand j'avais disparue, hier j'étais maintenue vivante dans votre vie,

car une femme ne meurt pas si une autre femme vient aimer sa vie en son absence et une femme qui ne peut plus retenir sa vie ne meurt pas, si une autre femme sait la retenir pour elle, — quand mon corps se rendait à la mort, pourtant mon cœur battait de votre sang, parce que vous aviez déjà aimé pour mille, ma main ne respirait plus votre main savait toucher si doucement, prendre un fruit vivant dans la nuit, avec la délicatesse de la nuit elle-même tenir un fruit dans sa paume, avec vos doigts caresser sa peau, avec la sombre douceur de la nuit, votre main savait sentir si doucement, ne pas saisir, accueillir le fruit, dans le noir le voir des doigts, avec une délicatesse étendue, souple et transparente comme la nuit de la nuit, vous saviez consentir à la pomme, d'une main si attentive à son être, la vouloir fruit, la connaître densité odorante pomme, forme pleine de pomme, l'envelopper d'une main si fidèle, à partir d'elle pousser la fidélité si loin, tellement près de tout autre, quand mon corps se rendait à la solitude, déjà sous vos doigts le corps de la nuit rassemblé, caressé, vous inventiez une si grande et tendre proximité, la nuit toute entière tenait dans votre main, vous connaissiez les seins de la nuit, je me croyais dispersée, déjà mon corps était enveloppé dans l'intimité si vaste et proche de votre toucher, vous touchiez, chaque chose revenait vivante à elle-même, la nuit prenait connaissance de la nuit, et sous la peau de la nuit, une caresse me retrouvait, une main me refaisait une main, une minutie me reprenait grain à grain à l'informe car si une nuit tiède une femme touche une pomme avec la main de connaissance, dans une autre nuit plus froide, plus maigre, une femme qui a parcouru les innombrables routes réelles sans retrouver trace de sa disparue, neuf millénaires, sans toucher des lèvres aucune main vivante, sans toucher des doigts aucun corps, sans être touchée, ni la main, ni la joue, dans son errance, ni effleurée, tous les corps sont épuisés, ni le genou, ni la hanche, aucune voix, la croyance va désespérer, il n'y a plus de terre à se mettre sous les pas, le monde parvient à sa fin, le monde est usé, ni aucune boucle vivante, ni une ceinture détachée, ni un mouchoir, encore une nuit aussi vaine, si avare, l'espérance va désespérer, la dé-croyance va commencer, cette nuit, le réel va manquer sous ses pensées, tout n'est plus que souvenir et illusion, souvenir de la main, illusion, et souvenir de la soyeur de la peau, mais le souvenir du parfum de

la peau est encore un parfum, mais le souvenir aussi manque sous sa mémoire, même le souvenir de l'espérance vient à extinction, la langue oubliée, ni une bouchée, ni une gorgée, le passé tellement éloigné, la mère de la femme cherchée sur toute la terre arrive au bord du désespoir, où l'avenir n'a pas lieu, ni passé, ni retour, où seule l'absente trouve un présent, la nuit a les bras maigres et secs, son serpent gauche la tient enlacée, elle n'a plus le courage de désirer « *stay me with flagons* », de dire à personne, « *restaurez-moi avec des pommes* », la phrase que toutes les femmes disent « *comfort me* », pour conjurer la mort, à l'amie trouvée, avec des gâteaux de raisin, s'entendre dire à aucune « *réconfortez-moi avec vos pommes* », la dernière phrase qu'une femme prononce, « *I charge you* », en l'absence de toute femme, à haute voix, je vous le demande, à aucune fille, mais elle se souvient de la phrase, elle l'écoute égrener ses accents de besoin, l'appel effrayé, rassuré d'une femme fatiguée à mourir de ne plus vivre, elle ne dit pas « *comfort me with apples* » mais dans le fond de la mémoire à droite résonne muette musicale l'invocation et parfumée la phrase que disent les femmes pour retenir la vie, avec des fruits, alors, si proche que soit le désespoir, si prometteur — *viens, renie-toi, et je te réconforterai avec des gâteaux de néant* —

il suffit que dans une nuit tiède et florentine, une main de femme se lève, dans une nuit ronde et mobile, ou pisane, une main d'affirmation s'avance, voyante dans le noir, à la recherche d'un fruit encore sans nom, et dans une nuit humide et verte parvient tout près, dans une noirceur douce et acide et brésilienne, une main galiléenne doucement décidée à faire savoir comment elle sait, se pose sur le fruit, sans heurt, — et par son art de tenir la chose, sans la prendre, de la palper, de la comprendre de toute sa peau, la connaisse : *c'est une pomme*, la touche, si juste, la sent vivante, c'est la vérité de cette pomme, la trouve, si sûrement, *eppur si muove*

et déjà dans une nuit froide et sèche, une autre femme est avertie, une femme sent qu'une main tient une pomme loin d'ici, par amour de toute chose vivante, et cette main l'empêche de se rendre à l'attrait du désespoir, il y a une main qui sait toucher la vie, la trouver dans le noir, et elle aussi est touchée,

la nouvelle lui parvient, à travers les neuf nuits géologiques, « *il y a une main* », à travers la série des temps primaires, à travers les nuits fermées aux lunes plates, il y a une main doucement entêtée à savoir ce qu'elle sait, à travers les nuits glaciaires, « *il y a une chaleur* », la nouvelle l'atteint, et déjà elle est réchauffée, car une vraie caresse ne s'éteint pas ; une main de femme fait le printemps ; ce matin.

Cette nuit, Clarice, j'ai trouvé la pomme, elle était rouge encore du baiser, où vous l'aviez posée, hier, devant l'entrée, avant tout désespoir, dans le noir,

quand mon âme d'écriture était retenue de mourir, — je ne la retenais plus, — c'était vous déjà qui la reteniez, malgré moi, sans que je le sache,

quand je croyais l'écriture posthume, je lui donnais des noms de morts, je ne l'appelais pas, je me souvenais d'elle, elle portait des noms d'hommes, je ne l'attendais plus, j'étais sûre qu'elle était venue, elle était passée, jeune encore, j'étais sûre qu'elle était mort, la dernière fois qu'elle avait pris corps, elle avait eu tant de mal à y demeurer, elle n'était déjà plus que Kafka, l'invité des morts, — et nous aussi, à notre tour il nous invitait, dans la grande pièce du sous-sol, avec son tombeau au milieu. Et nous pouvions dormir, près de ce tombeau, écrire peut-être. K. le montrait, à une nouvelle morte à moi à Miléna c'était à Felice, avec la gentillesse que témoignent les morts à leurs invitées, qui ne savent pas qu'elles sont mortes : « *Ça ne veut pas dire que tu vas mourir ; mais quand tu seras morte, tu pourras ici... dormir* », et nous aussi les lits contre le tombeau, c'était une grande pièce, pas très gaie, où les femmes ne se rendent que si par malheur elles ont oublié la différence entre la vie fantôme et la vie —

et ensuite plus personne, mon âme d'écriture n'avait plus de qui tenir, l'écriture pâlisait dans mes veines, mon âme d'écriture ne voulait plus prendre la coupe d'encre de la main d'un mort, et boire, et vomir, et tomber ivre, pour ne plus se

relever, ma main droite se desséchait, ma gauche dans la main d'Antonia respirait, ma gauche bougeait, mais ma main d'écriture noircissait, mon corps d'écriture se rendait à la mort,

quand l'écriture ne bougeait presque plus, je ne la sentais plus bouger, ni ses petits pieds, ni ses genoux agiles, remuer, mon ventre devenu muet, le ventre de ma main silencieux, pourtant le cœur battait de votre sang, parce que vous aviez commencé à écrire, hier il y a neuf mille ères, ma main là-bas vivait encore dans votre main, parce que vous alliez, sans discontinuer, sans que je le sache, parce que votre main avançait depuis si longtemps, déjà vous osiez, ne pas oublier, ne pas laisser tomber, ne pas reculer d'un pouce, ne pas arrêter, ne pas fuir la vérité, ne pas faire semblant de l'approcher, ne pas prendre le premier avion pour Mycènes, comme si vous n'aviez pas entendue la vie vous requérir, ne pas suivre le conseil du monde : *arrête, arrête!* ni les prières des vieux pères maternels, les appels affligés des Manca, *ne prends pas de risque, préserve-toi, laisse-moi payer rançon pour toi*, ni les admonestations des vieilles mères paternelles, *n'y va pas, ne t'éloigne pas, reste-moi!*, ne pas céder aux tentations d'oublier, de craindre, de se laisser attendrir, sauver de la vie, tromper, de bonne mauvaise foi,

hier, quand mon âme d'écriture était invitée chez les morts, et les non-vivants la pressaient d'accepter, vas-y, va te reposer, cesse de ne pas dormir, leurs silences l'assourdissaient, dors, sa droite s'assoupissait, pourtant mon cœur ne dormait pas; parce que votre main veillait, vos doigts laissent couler la myrrhe parfumée, votre écriture s'approchait de chaque chose avec une intention si puissante, et tendre et délicate, que la douceur de l'approche a réveillé son cœur, le parfum de votre texte lui est parvenu, à travers neuf mille kilomètres, l'odeur de myrrhe l'a restaurée, j'étais malade de solitude, je me croyais à jamais incarcérée, déjà j'étais en chemin, parce que vous aviez pris la main inconnue dans votre main, sans qu'elle sache, sans que vous le sachiez, il y avait une rencontre, elle était rencontrée, même si vous ne me connaissiez pas, je vous connaîtrai un jour, je peux ne jamais vous connaître, mais la vie a de nous connaissance, parce que vous aviez pris l'écriture

par l'amour, vous me donniez la main, ce matin des amies que je connais et des amies que je ne connais pas, sont réveillées par le parfum étrangement proche humide et vert foncé, c'est la voix de votre écriture, un alto vert persistant, elle a frappé au cœur à Récife, « *ouvre, ma sœur, ma colombe, car ma main est couverte de rosée* », en Sicile une femme se lève, à Chypre une fille est émue, les palmes sont humectées par les gouttelettes qui coulent de vos doigts, une femme se lève en Crète, une porte s'ouvre, dans le néant, à Cnossos, une femme sort, dans le noir, elle écoute, vous avez, de l'autre côté de la terre, su, il y a neuf ans, chanté, c'était à Rio, à l'instant, aussitôt, une femme, entend, est sortie, à Eleusis, dans le noir, l'alto suave, c'était à Oran, ma sœur, est entendue, une femme, votre écriture, ma colombe, n'est plus folle, s'avance, si grave et ferme, franchit les déserts, n'est plus seule, mon amie accomplie, neuf ans, porte, une femme, si loin, ne s'éloigne pas, continue, se fait entendre, à l'oreille, très près, si près, se fait comprendre, au cœur, une écriture n'est plus muette,

ce matin, Clarice, comme je vous aime!, aujourd'hui demain, le goût de votre voix dans ma bouche, et je vous écoute tellement que je suis entendue, en moi votre alto accompli coule encore, et demains en vous, mes colombes, mes amies ultérieures, qu'elle n'a pas connues, et moi non plus, je ne vous connais pas, mais nous sommes de même connaissance, levez-vous, ouvrez-lui, où que vous dormiez, car c'est l'écriture bien-aimante qui frappe.

Ce matin, quel matin ? il est tard, ici, dans neuf ans, réveillez-vous, ou dans cinquante-neuf ans,

maintenant, ouvrez, une lettre d'elle, si vous la recevez, il est temps, de la recevoir, sa réponse déjà, prenez-la, une main si douce, une science intime.

Ce matin, comme je vous aime tard ! Je suis arrivée devant votre jardin, une femme m'a conduite, Antonia m'a donné votre lettre, je l'ai prise dans ma main, une amie m'a donné le désir,

j'ai ouvert la porte, c'était un continent, il était neuf heures anciennes et pâles, mon corps me suivait à peine, mon amie, mon amie l'a mise dans ma main d'écriture amaigrie, une lettre pâle, fragile et pleine, je l'ai tenue vivante, dans sa coquille, mon amie m'a traduit l'œuf encore tiède, dans ma paume desséchée, la chose fermée, fragile, encore humide ce matin — « *maintenant, ouvre-moi ma sœur, ma compagne, car mon corps est plein de bontés, mon volume une coupe pleine de vérité* » j'ai ouvert la lettre, tout ce que j'avais oublié y était souvenu, j'entre dans votre jardin, j'étais dans votre passion, il était trois jeunes heures présentes, vastes et tièdes, j'ai marché ivre dans votre nuit, j'ai lu, en elle, j'ai avancé sous votre nuit, j'ai récolté, j'ai pris chair, l'hiver a passé, j'ai pris sang, j'ai lu, j'ai senti votre baume, j'ai grandi dans votre lettre le long de votre texte, je me suis appuyée, j'ai entendu vos silences se former, goutte à goutte, se détacher, mes paupières sont humectées par les gouttes de silence, j'ai entendu la pousse des arbres, trois millénaires passer, la terre a commencé à se maçonner, j'ai senti les montagnes pousser, j'ai entendu sous votre voix parmi les seins de la nuit les étoiles bourdonner, le bruit des étoiles qui remontent du bain, j'ai senti votre baume, j'ai mangé de vos rayons de miel, et j'ai lu de votre lait, d'un trait, j'ai tout lu, j'ai profité, pourtant je n'ai pas commencé à entamer, vos bontés tellement plus grandes que mes faims, et dans la cuisine pendant ce temps, ce matin, il y a trois mille ans, vous avez regardé un œuf assez vite pour le voir, vous avez vu un œuf au présent, et pendant que j'avançais, si lentement, en réfléchissant sur votre nuit, sans un mot, dans votre terre, j'ai mis trois heures de mille ans à être comprise, me laisser comprendre dans votre texte, et pendant ce temps vous avez pensé l'œuf jusque dans la poule dans la cuisine aux carreaux blancs et jaunes, vous avez voyagé, dans les origines, le corps presque immobile dans la cuisine, vous avez rêvé, couvé, emprunté l'échelle invisible, parmi les poules qui montent et descendent ses degrés, depuis le visible aveuglant jusqu'à l'éclat de l'œuf nu, et vous m'avez appris à lire myope à lire de très près, encore plus près, avant la lettre, à l'œil nu.

Comme j'ai à vous aimer, alors, comme je vous aime, ce matin, trop tard, déjà, pour vous, je me lève, déjà j'ai besoin de vous, c'est mon bonheur, de pouvoir vous aimer, aussitôt d'avoir besoin de vous, pour vivre, déjà je vous cherche, je



vous écoutez mais votre voix s'est éloignée, votre main s'est retirée, je vous lis, je ne sais pas si vous êtes encore là, un peu là, c'est mon malheur, déjà je vous regrette, elle a retiré sa main de mon genou, mes doigts laissent couler l'encre, je la suis, je suis malheureuse, de l'aimer, trop tard, de l'avoir déjà aimée trop tard, de ne l'avoir jamais aimée maintenant, mais toujours demain, hier, d'être passée si loin d'elle de si près, de l'avoir rencontrée un jour après son retrait, de ne pas pouvoir l'aimer ce matin personnellement, comme je suis heureuse d'être aimée en elle, comme je suis malheureuse de ce bonheur, mais ce malheur, c'était tout mon bonheur ce matin passé quand je marchais tout à l'heure dans votre jardin, votre lettre encore humide me nourrissait, votre œuf me couvait dans ma cuisine, j'étais sûre que vous viviez, et déjà vous partiez, vous étiez partie, vous veniez de vivre,

et maintenant trop tard pour vous en vous, trop tard maintenant pour moi en tant que mortelle de votre mort même maintenant demain comment ne pas vous aimer, après moi, comment ne pas appeler mes amies prochaines, les réveiller « — *levez-vous, ouvrez, lisez, dans la langue que vous entendez, car le pas de vie vient de s'éloigner, il y a une lettre pour vous, sur la table de la cuisine, un texte tiède et silencieux et prometteur comme l'œuf de la poule.* »

Un matin, celui-ci peut-être, j'entre dans la pièce blanche, j'écris une lettre à mon amie noire, ma colombe, elle commença par ces mots : « *ce matin, j'ai reçu le pire bonheur : l'amour d'une femme inconnue, que je ne connais pas, en l'absence d'elle, en mon absence. Quand j'ai ouvert son texte, il faisait nuit claire, ma coquille luit, je lis une page, et aussitôt plus de mots, plus de page, plus de livre, j'entends sa voix cueillir les fruits un à un, le sens commence, d'un seul coup d'oreille j'entends tout ce que j'entendrai, la chair légère âpre de sa voix sur ma langue, jouïe, glacée, un goût d'étoile, et volé, nagé, longé, cueilli un à un, composé pas à pas les chemins, remonté, un à un descendu, les fleuves, jusqu'à la première mer, et joué, les mots, joints, roulés, et sous-entendu, les poèmes jusqu'au premier, ô que ma quille éclate ! et sous le coup de joie, éclatée, ma coquille, répandue mon âme toute ouïe, accolée à la poitrine de la terre, page à page, je l'entends* »

*toujours, son pas d'étoile, les sons chuintants, glissés, brûlants de son nom de jeune femme, le murmure lispé de son oracle par la bouche qui bat au centre de ma poitrine, et l'appel de sa voix d'étoile, qui entre dans la chambre, la pointe de sa langue d'étoile, qui entre vivante dans l'oreille, même s'il y a des millénaires que l'étoile est morte, — mais cela je l'ignore encore.»*

Pendant que j'écris cette lettre, mon amie Antonia, ma colombe noire, qui existe en réalité: «*À qui écris-tu cette lettre?*» «*— À mon amie*». Mais mon âme un peu distraite. «*Quand? Où? Comment? Circonstances?*» Un peu troublée. «*Quand j'ai commencé à écrire, les roses se dilataient dans la coupe, j'écoutais de tous mes pétales, c'était sûrement l'automne*». Mes oreilles enivrées. «*Reviens, reviens, reviens, reviens*». C'est la voix d'Antonia en réalité. Elle me prend par mes quatre oreilles. Pendant que la lettre continue. Alors «*Longtemps après sa mort, cette voix. J'ai eu un tel amour pour cette femme, la mère en extinction, que j'en ai été aimée. Il y avait tant d'amour, à cause d'elle. Quand j'ai voulu l'aimer, comment rendre le jour à l'étoile, la mère éteinte, qui continue à aimer, à me tenir la main, trois mille ans après sa vie? Il n'y a pas de pire bonheur, pas de malheur plus tendre, que de ne pas pouvoir rendre grâce à l'amie accomplie. J'ai lu, j'ai mangé, je me suis levée, quand j'ai voulu dire à Clarice: «Comme vous m'avez donné!», elle avait disparu, je ne lui ai pas dit «une femme vous est née», il n'y avait plus d'abonnée, je voulais lui dire: «votre puissance, bien arrivée», je ne lui ai pas dit: «votre vie, votre sang, votre pensée, votre effacement infini», quand j'ai voulu, les yeux encore humides, lui écrire, les pages encore palpitantes, lui téléphoner, «des femmes grâce à votre», elle était toujours en vie en moi, en mon amie ma colombe, mais elle n'existait plus, je ne lui ai pas donné, je n'ai pas dit, je n'ai pas caressé, sa main a sauvé la mienne, ma main d'écriture au bord de son texte, ma droite le long de sa pensée, soulevée, sauvée, mes doigts nourris, sa main, je n'ai pas embrassée, je n'ai pas rendu, je n'ai pas sauvée.»*

Mon cœur est éveillé, mais je rêve le temps que j'écrive à mon amie. Déjà dix ans. Le matin est passé. Combien de temps? Pendant que je pensais à elle. À qui? À elle. Mon amie est passée. Elle a posé une question. Opaque, pâle, imperméable. Pleine d'interrogations.

Dans la cuisine. En réalité. « — *De qui est cette lettre ?* » Sans la laisser tomber. La question de l'origine, de la lettre, de la passion, de la réalité, de la destination, du retour, du don. « Réponds, réponds ! » J'ai réfléchi. À peine elle a posé sur ma main la question de la présence, de l'absence, une question étrangement proche, impondérable, la tiédeur d'une main longtemps encore sur mon poignet, à peine je sens l'aura de ses doigts sur ma joue, mon amie noire a disparu, ma colombe, partie, ma vivante présente, éloignée.

Pendant que je pensais à elle, je l'ai un peu oubliée.

Pendant que je lisais son livre, j'étais dans la chambre de sa voix, comprise, et je disais oui, oui, elle se comprenait, dans sa passion ; je la vivais, longtemps après sa mort, à laquelle je ne pensais pas, je l'entendais me parler, pendant qu'elle mourait, mourait, murmurer ma vie, m'emmener...

Qui peut évaluer la présence ? de Clarice ? de Cordélia ? d'Antonia ? dans l'absence ? dans la présence ?

Quand sa passion a commencé, elle avait écrit à quelqu'un d'inconnu « J'ai si peur, tiens-moi. C.L. », elle a dit à personne : « j'ai besoin que tu me tiennes la main pour repasser la mort, et sans personne pour m'accompagner je n'ose pas aller toute seule ne plus exister, viens avec moi, C.L. », j'ai pris sa main, dans le livre, c'était une main d'écriture, j'ai senti, brûlante, petite et dure, les cinq doigts serrés farouches, tremblants comme un petit renard dans la vigne, je n'ai pas vu son visage, j'ai senti la main qu'elle tendait à personne. J'étais donc personne. Cette inconnue. Qu'elle emmenait. Je ne savais plus où j'étais qui. Se laissait conduire. Au-delà d'elle-même. Qui la laissait, qui me laissait la laisser m'attirer. Pour accompagner qui. La tenait par la main. Pour partir de la lettre. Pour passer au-delà du livre pour aller où ? Ne plus exister comme avant. Se laisser exister plus, ou moins, autrement ? Pendant combien de temps ?

Qui peut évaluer la présence, quand elle se passe dans l'autre réalité, au-delà de la fiction comme de la réalité ? Son étendue, son insistance, sa profondeur, sa taille, sa consistance ? sa mobilité, son endurance ? Dans la réalité étrangère, qui s'étend au plus présent ? De main en main, à la sortie du texte ?

Mon amie qui existe s'est présentée, en réalité. J'étais dans la pièce blanche aux grandes baies donnant sur l'éternité. Elle a posé la question de la présence. Dans la cuisine. De la portée de la présence, sur la table de bois. De la substance : « *De qui est cet amour ?* » De l'origine de la présence, de l'emplacement, de l'implantation, du déplacement, de la circulation, l'inscription, l'ascension-descension, occupation-vacation, de la généalogie, du destin, de l'évaporation, de la persistance, sur la carte, sur la table, sur la plage, sur le corps, de la pression de cette main, de cet amour, sur ma main, sur mon histoire, jusqu'à mon cœur. L'amour de qui ? Le temps que la question traverse la cuisine en oscillant « *d'où ?* », sautille, « *d'où vient ?* », roule, « *de qui ?* », volette, se pose sur mon épaule, mon amie s'éloigne, « *deux qui ?* » « *de qui ?* » « *... ?* »

Le temps que je réponde :

« Sa présence s'étend. Après la présence. Au-delà du principe de réalité. Entre la présence et l'absence. L'absence ne commence pas. Je lis : la fenêtre s'ouvre, sa voix entre, sa réponse, survient. Quand tu l'entends, elle est là. Ce n'est pas la présence. Si tu l'entends après sa disparition, c'est qu'elle avait le savoir être-là, une présence à l'autre si intense, que rien ne l'interrompt, ni temps, ni mort »

— mon amie s'est éloignée, pendant que je parlais sur le rapprochement, j'entourais l'absence de mots qui cherchent, et tâtent et diminuent l'éloignement, et je disais :

« Le don circule. Ce qu'elle m'a donné, une femme le lui a donné. Le don passe »

— Je ne croyais pas si bien dire —

« une femme que je ne connais pas lui a tenu la main ».

Mon amie, qui a de vraies mains, pendant que je parle sur la main inconnue, mais vraie, mais presque imperceptible, mais pressentie, je sens une main étrangère écrire une vraie caresse à destination de personne, elle se pose en frémissant sur mon épaule, — et je ne sais plus si la jouissance que j'éprouve est réelle ou inventée.

Sa présence se surpasse. Fragile, incontrôlable, répandue, remue le monde, métamorphose, je sens encore la chaleur de la voix vert foncé, couvrir, l'alto sous la cendre, mûrir, murmurer, à mots voilés, l'oracle éclore à mon oreille, le

téléphone fondre. Sa voix ne s'efface pas. Le goût délicat presque inaudible, exquis, le goût perle de ses paroles à mon oreille. Ce n'est pas la mémoire. Sa surprésence continue, pousse avance, se poursuit, sa voix grave égale sous le temps, à l'intérieur du présent, — une non-absence réelle, tellement fragile sur mes lèvres, dans ma gorge, dans ma chambre dans ma poitrine, se passe, dans le corps intérieur, sa voix continuée, pâle, distincte, aux paroles persistantes, je ferme les yeux et je l'entends, la scansion de son pas, comme ta marche est grave, et tenace, je ferme les yeux et je sens le parfum de palmes de ses paumes, le poids de feuille fraîche de sa main sur mon poignet à peine peser, le poids d'une impression, réelle, mais impondérable, sur mon bras, insaisissable, sur mon col, à peine perceptible, mais jouie. Elle fait couler sur mon corps sa douce droite, je rêve, mon corps caressé. Sa main déjà retirée, la caresse reste. Longtemps après le réveil. Grâce au secret du corps : le corps continue. Après la séparation. S'ajoute au-delà du principe d'identité, le corps s'étend, les bras poussent, la jouissance tellement fragile, brille longtemps après le silence, migre, émeut le monde, je sens l'aura de ses doigts rayonner, à travers l'absence, autour de mes seins, la chaleur de sa voix au travers des treillis et des trous du texte, sur mes cheveux, sur mes joues, au travers des saisons et des traductions, le toucher de ses mots, jusqu'aux entrailles. À cause du secret de cet amour : son pouvoir de translation. Sa persévérance fragile, son agilité dangereuse à passer de la vie au livre, des lèvres aux lettres. La caresse continue. Combien de temps ? Après la caresse ? Humide et musicale : Combien de semaines entre la main et le commencement du souvenir de la caresse ? L'absence d'une main presque imperceptible sous ma tête, l'absence légère de son bras alentour de mon col, le poids infime de son bras au travers de mon corps, coule, se laisse sentir, à peine senti. Combien de temps ? »

Le temps que je pose le livre. Sur le bureau glacé. Trois millénaires passent. Mon amie dans la pièce à côté, une femme si propre et crespelée, le temps que j'ouïsse sa question, je me lève, elle est partie. Dans la cuisine, son absence, reste, en réalité. L'absence s'étendait. Il faisait un temps sublime et froid. Les fenêtres immenses. Par de belles ouvertures tout peut

entrer : toute la lumière, toute l'obscurité. À ce moment-là, l'absence s'étendait à l'infini.

Quand j'ai voulu prendre la main qui tenait ma main, impossible de la toucher ; sa caresse avait disparu ; j'avais la main seule.

Pendant que je parlais sur la présence, elle est passée. Je ne l'ai pas oubliée. Une distance s'est formée. Ce n'est pas une séparation.

Ce matin, Clarice, votre main, me touche. Une femme est touchée par votre main. Et je ne peux pas vous rendre cette joie. Sauf en écriture. Je ne peux pas vous demander : « *Touchez-moi, mettez votre main sur mon cœur, entre mes seins* », je ne peux pas prendre cette joie.

Dans la presque présence qui s'étend sans mesure entre la main qui dégoutte de mots et le corps qui se laisse chiffrer jusqu'aux entrailles, il y a des jouissances, elles se promettent, ne se donnent pas, se donnent, dans la promesse, par chance, farouches, si je les désire, me fuient, s'accordent, si elles ne sont pas espérées, par surprise.

Les caresses écrites vivent ? Il ne tient qu'à nous de les laisser approcher. Mais nous ne pouvons ni les saisir, ni les poursuivre, ni les rendre.

J'ai reçu une vie. J'ai voulu répondre. Rire. Lui dire : comme vous m'écrivez ! comme je suis lue ! comme je vous aime ! comme vous êtes vivante ! À qui ? Celle qui a écrit n'entend plus. Celle qui écrit n'entend plus. Celle qui écrit n'entend pas. Ni vouloir, ni attendre.

*Texte inédit*